

## Le braquage

En entrant dans la pièce, Georges se sentit vite rassuré en reconnaissant des visages familiers. Dans ce genre de travail on sait rarement sur qui on va tomber, et à chaque fois il ressentait de l'appréhension malgré ses années dans le métier. Apercevoir des visages connus l'apaisa donc. Il salua discrètement, ne voulant pas interrompre la conversation animée qui captivait tout le monde. Plutôt qu'une conversation c'était plutôt un récit que faisait l'un des gangsters. Un récit de voyous comme Georges en connaissait lui-même bon nombre.

- Donc à cause de ce foutu camion en panne je ne peux plus avancer et avec toutes ces putains de voitures agglutinées derrière je ne pouvais plus reculer non plus ! La guigne ! C'était moi qui avais l'artillerie pour le coup en plus ! Mon coffre était rempli, je ne pouvais donc pas planter la voiture là et rejoindre les autres en taxi ! Attendre était la seule option ! Le temps qu'une dépanneuse arrive enfin j'avais perdu presque une heure !
- Mazette !
- Je t'assure. Cent fois que je suis passé par cette route, jamais une seule embrouille et le jour où il y a du boulot j'ai cette galère sur les bras ! J'arrive donc presque une heure après et de loin je vois des gyrophares, j'entends des sirènes, je vois une tonne de poulets, je me dis putain c'est quoi ce bordel encore !
- La volaille ? au lieu du rendez-vous ?
- Toute une basse-cour. Je me gare au loin et discrètement, je me mélange aux badauds et je vois toute l'équipe au sol, les mains menottées ! Quelqu'un avait dû lâcher un morceau, les indicis sont partout maintenant ! J'avais bien dit à LeCalepin qu'il y avait trop de monde sur ce coup, mais tu connais ces mecs de la vieille école, ils n'écoutent jamais et croient tout savoir !
- Purée mec ! Tu as une veine de cocu ! Sans ce camion tu te serais fait pincer aussi !
- Putain tu es fou mon gars ! Je t'ai dit que c'était un coup monté par Marco Perroni, il y avaient aussi José Lepiton et les frères Bartolli ! On avait été balancé c'était évident et tu me vois être le seul gars qui manque à l'appel ! Je préfère de loin être en taule que recevoir une balle de neuf millimètres sur la nuque ! J'ai vite fait d'écarter la foule et me diriger vers les autres en insultant les flics ! Leur

demandant de quel droit ils arrêtaient mes amis ! Que ceux-ci étaient venus juste prendre l'apéro que c'était moi qui les avais invités ! Les sales flics m'ont vite jeté par terre sans ménagement et menotté. Les enfoirés, en riant me disaient « puisque tu les aimes bien tes amis va les rejoindre connard ! ».

Tous éclatèrent de rire.

- Tu as bien fait tout de même, surtout que le coup n'avait pas encore été fait, vous n'avez pas dû prendre beaucoup. Vous n'avez jamais su qui vous avait balancé ?
- Jamais malheureusement, je sais qu'ils ont refroidi un ou deux gars qu'ils soupçonnaient.

Bien que se souvenant de la plupart des visages qu'il voyait, Georges se rappelait juste d'un nom : Paul la tortue. Il se dit qu'il avait dû croiser les autres à Fresnes, à la Santé ou à la prison des Corneilles. D'ailleurs ceux-ci venaient à sa rencontre.

- Ça va mon gars ? J'étais dans la même cellule que Visconti à la Santé, tu te souviens de moi ? Patrick.
- Oui ! Oui ! Je me souviens, sacré Visconti, toujours dans les arnaques à l'assurance ?
- Oui toujours, c'est un non violent ce gars. Hé Joe, dit-il s'adressant à son compère, ce n'est pas Dédé qui nous disait que Visconti s'était fait choper la semaine dernière ? Si ça se trouve il est retourné au trou !
- Oui possible, répondit d'une voix rauque celui des trois qui était resté en retrait.

Georges ne voulait pas demander à ce « Joe » où ils s'étaient croisés. Il connaissait ce milieu, la susceptibilité y est à son paroxysme, le moindre mot de travers peut être interprété comme un manque de respect, lui demander où s'étaient-ils connus peut aboutir à « Je n'ai aucune considération à tes yeux ». Il s'adressa à ce Joe donc comme s'il se souvenait parfaitement de lui, « comment va Marc Lecoq ? » - il savait que tout le monde connaissait Marc Lecoq à la Santé et aux Corneilles -.

- Marc ? Il répare des voitures, il est très à l'ouest maintenant.

Joe voulait dire par là que Marc s'était rangé, qu'il avait quitté le banditisme. Un souvenir de la prison des Corneilles. Les détenus les plus « sages » étaient dans le bâtiment situé à l'ouest, tandis que les plus récalcitrants, les adeptes de trafic en tous genres, étaient à l'est

du pénitencier. Ce qui au fil des années faisait que dans le langage local de cette « taule » plus on filait droit plus on était à l'ouest.

- Et pourtant j'ai entendu dire qu'il est tombé pour une histoire de recel de voiture volée !
- Plus à l'ouest c'est toujours l'est on dirait !

Ils éclatèrent tous de rire. Encore un souvenir des Corneilles. Les détenus qui atteignaient le dernier bloc de l'ouest avaient droit à de nombreuses sorties et moins de surveillances et c'est à cet instant qu'ils se faisaient approcher par les grands truands pour faire passer des téléphones portables ou des stupéfiants. Souvent certains se faisaient prendre et repartaient sur la partie est de la prison. « Plus à l'ouest c'est l'est » était un dicton très connu des pensionnaires des Corneilles.

Les malfaiteurs affinèrent le coup pendant trois longs jours.

Le jour de l'opération arriva enfin. Ils s'étaient agglutinés dans un large véhicule qui avait atteint maintenant le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Tandis qu'ils roulaient une discussion philosophique se tenait parmi les truands.

- On dit toujours que « plus à l'ouest c'est l'est » mais je pense que le contraire devrait être possible, « plus à l'est c'est peut-être l'ouest ».
- Tu veux dire qu'à force d'être un truand on deviendrait un civil ? ou pire un samaritain ? Comment ça serait possible ? Cela n'a aucun sens !
- Tout peut arriver, on ne sait jamais !
- Impossible je te dis ! Tu as un exemple ?

Paul la tortue interrompit tout le monde.

- On y est les gras, c'est parti !

La voiture accéléra d'un coup, direction place Vendôme. Ils savaient tous quoi faire. Tout devait être réglé dans les deux minutes. Les vigiles avaient été rapidement neutralisés, les cris, la panique, ces hommes déterminés et aguerris étaient habitués. Ils savaient aussi qu'un employé avait dû déclencher l'alarme secrète et que leur temps était compté. Une minute trente plus tard les sacs étaient assez remplis. Venus sur une voiture ils repartirent

sur deux véhicules qui les attendaient. Jusque-là, tout se déroulait comme prévu, mais le meilleur plan au monde ne peut pas pressentir l'inattendu.

Deux mois déjà que son mécanicien avait prévenu Madame Maille de la nécessité de changer sa batterie mais elle repoussait toujours cela à la semaine suivante. Et qui aurait dit que sa vieille Peugeot 206 se serait arrêtée brusquement sur cette rue étroite bloquant ainsi le passage juste devant la voiture empruntée par Georges et Joe. Les malfaiteurs s'enfuirent donc à pied, leur butin sur les épaules, laissant les masques dans le véhicule ne voulant pas courir cagoulés. Quelle poisse pensa Georges, les mots du récit de Paul la tortue lui revinrent « cent fois que je suis passé par cette route, jamais une seule embrouille et le jour où il y a du boulot j'ai cette galère sur les bras ! ». Georges braqua un automobiliste dans une rue adjacente et le força à rouler à vive allure. Il s'était assis sur le siège passager tandis que Joe s'était blotti à l'arrière. Déjà ils entendirent au loin les sirènes, mais heureusement pour eux celles-ci convergeaient vers la direction opposée. Leur otage paniqué roula sans jérémiades. Rapidement ils atteignirent le périphérique. Sur les indications de Joe ils prirent la porte de Vanves et se dirigèrent vers la planque.

Lorsqu'ils atteignirent un endroit isolé. Georges força leur otage à s'arrêter sur le bord de la route puis se retourna vers Joe. Les truands n'ont pas besoin de se parler pour se dire certaines choses, Joe savait ce qu'il lui demandait du regard.

- Ne le flingue pas, lui dit-il, c'est bon, il ne dira rien.
- Il a vu nos visages, je te l'ai dit je ne retournerai pas au trou !
- Pitié non j'ai deux petites filles ! supplia l'otage.
- Désolé mon gars ce n'est pas personnel lui répondit Georges pointant son pistolet sur le jeune homme.
- Baisse ton arme ! lui cria Joe.

Georges dirigea en un éclair son browning vers son complice mais ce dernier plus rapide fit feu.

On dit que juste avant le choc d'un accident ou de recevoir une balle on revoit toute sa vie défiler. Lorsque Joe a tiré, Georges n'a pas vu son existence se dérouler mais il se rappela la première fois qu'il avait vu Joe, tout lui était revenu en une fraction de seconde.

Ils ne s'étaient pas connus aux Corneilles, ni même en France. À Fresnes, Georges partageait la cellule de Baresi, un truand corse qui avait pris vingt ans pour un meurtre. Georges aimait bien Baresi et ils mangeaient souvent à la même table. À sa sortie Baresi l'avait mis en relation avec deux de ses cousins pour une série de coups en Croatie, ils avaient quelques français installés sur place, « le travail y est facile », lui avait-il dit, « il y a beaucoup d'oseilles à se faire là-bas, leur police n'est pas solide comme la nôtre ».

Joe de son côté avait grandi dans les quartiers nord de Marseille et avait plongé très tôt dans le banditisme comme ses grands frères mais n'avait jamais été un truand aguerris. La preuve, la police l'avait attrapé avec un kilogramme de cocaïne et il avait rapidement accepté de piéger ses fournisseurs et les grosses pontes du réseau en échange de la liberté. Après cela il resta dans l'ombre pendant un long moment, informant la police de temps en temps. Au fil du temps il s'était même lié d'amitié avec le commissaire Bourdoncle. Lorsqu'un gang de Français commença à enchaîner les coups à Dubrovnik la riche ville touristique croate, la police de cette cité contacta leurs homologues français pour savoir s'ils pouvaient les aider à infiltrer cette bande dans le cadre de la coopération européenne. Le commissaire Bourdoncle sut que c'était impossible que des policiers français aillent effectuer une telle mission dans un pays étranger mais voulut tout de même aider leurs homologues croates qui leur avaient rendu bien des services dans le passé. Il eut l'idée de proposer à Joe d'effectuer le travail de façon officieuse et en échange de quoi il promit de convaincre le juge d'effacer son ardoise. Joe était d'origine croate, le commissaire le savait bien. La police croate avait infiltré les truands français avec certains des leurs, malheureusement aucun d'eux ne parlait le français. C'est en Croatie que Georges l'avait reconnu, Joe faisait partie des Croates avec qui ils avaient monté plusieurs coups avant d'y être arrêté. C'est pourquoi il ne se souvenait pas de lui, la personne que son cerveau lui renvoyait était un Croate, ça ne pouvait être lui.

- Plus à l'est c'est l'ouest n'est-ce pas Joe ? dit Georges, haletant bruyamment. C'est possible finalement.
- Si tu le dis. Je ne suis jamais allé très loin dans l'est en tout cas. J'ai travaillé pour la loi très tôt. Pour te rassurer à l'heure qu'il est les autres devraient être coffrés aussi. Une équipe les attendait à la planque.
- Enfoiré je prendrais plaisir à te buter !
- Beaucoup m'ont promis cela avant toi, pour l'instant je respire toujours.

- Comment ai-je pu être aussi bête ? La Croatie c'est là-bas que je t'ai reconnu. J'aurai dû te flinguer tout de suite.
- Dès que tu es entré j'avais mis la main sur mon Beretta dans ma poche, prêt à tirer. Ensuite j'ai compris que tu ne te rappelais pas d'où tu me reconnaissais.

Leur otage sanglotait toujours, absent de cette conversation lunaire. De loin on pouvait entendre les sirènes des véhicules de police et aussi de l'ambulance. La balle avait traversé, Georges allait survivre. Transporté en urgence, son bras gauche menotté, tandis qu'une perfusion trônait au-dessus de lui, les ambulanciers pouvaient l'entendre marmonner : « plus à l'est c'est l'ouest ».